érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Retour aux textes fondateurs : *Monumenta Novae Franciae II* de Lucien Campeau »

Ouvrage recensé :

Lucien Campeau, S.J., Monumenta Novae Franciae II : Établissement à Québec (1616-1634), Roma, apud « Monumenta hist. soc. Jesu », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, 141*-889 p.

par Réal Ouellet

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 20, 1980-1981, p. 89-93.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/40338ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

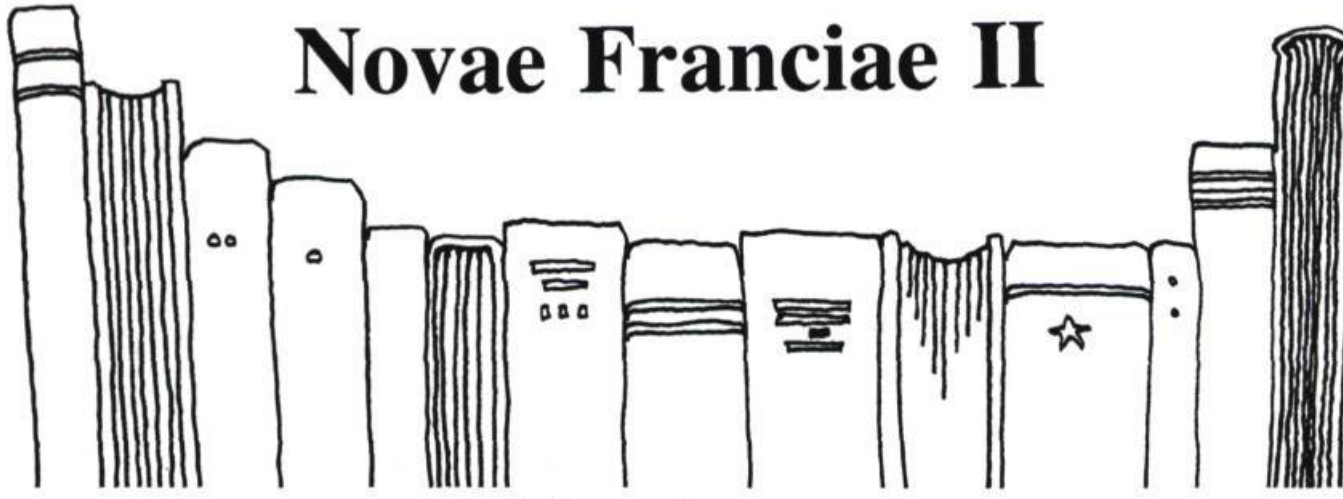
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 09:14

Retour aux textes fondateurs

Monumenta Novae Franciae II



de Lucien Campeau

« J'apprend que les sauvages qui sont aux Trois-Rivières sont tous malades et meurent en grand nombre. Le Père Brébeuf, qui a passé par là, m'escrit qu'il seroit à propos que j'y allasse. Je suis dans les escritures. Je n'ay rien ou peu de choses prestes. Les vaisseaux seront bien tost prests à faire voile. Je seray surpris en mes lettres et informations que j'envoie à Vostre Révérence touchant nos besoins. Je me dépêche tant que je peux. (Lettre du P. Paul Le Jeune au P. B. Jacquinot, août 1634.)

« Ce n'estoit pas mon dessein de tant escrire. Les feuillets se sont multipliés insensiblement et m'ont mis en tel point qu'il fault que j'envoie ce brouillard, pour ne pouvoir tirer et mettre au net ce que je croirois debvoir estre présenté à Vostre Révérence. »

(Paul Le Jeune, Relation *de 1633.)*

L'Amérique du Nord ne fut longtemps qu'un obstacle à l'Europe pour atteindre l'Asie fabuleuse. Au début du XVI^e^ siècle, elle n'est encore qu'un cap de l'Asie puis une île, réelle comme Cuba ou fictive comme Saint-Brendan. En 1527 seulement, une carte inspirée des voyages de Verrazano marque l'Amérique de Terre-Neuve à la Floride, comme un continent ; et encore la présente-t-elle, à la hauteur de Pamlico Sound, comme un isthme donnant sur la mer de Chine. C'est cette fameuse *Mer Vermeille*, appelée encore *Mare Indicum* ou *Mer de l'Ouest*, qui fascinera les explorateurs, s'élargira pendant 250 ans et mènera La Vérendrye aux pieds des Rocheuses, au Sud de la Saskatchewan actuelle vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Trouver une voie rapide « pour aller à la Chine » (Champlain) à travers le continent américain au nord de la Floride (les Espagnols sont trop solidement implantés au Sud), voilà ce qui explique l'exploration systématique du Saint-Laurent puis des Grands Lacs d'une part, et du détroit d'Hudson d'autre part. Une exploration qui s'appuie sur une certaine connaissance de la côte est du continent. En effet l'Europe, grande consommatrice de poissons (elle compte de 100 à 150 jours maigres au XVI^e^ siècle), y pêche la morue depuis longtemps. Elle traite aussi des fourrures avec les Amérindiens : du castor surtout, recherché parce qu'il permet de fabriquer un feutre de qualité.

En raison de conditions géographiques et d'approvisionnement difficiles, la France ne peut se contenter d'établir de simples comptoirs sur la « route » vers la Chine ; elle doit s'enraciner graduellement sur le continent : Champlain le voit bien, qui suggère à la Métropole de faire de Québec un poste de douane pour les marchandises entre l'Asie et l'Europe ! De là l'installation de colons qui, subvenant à leurs propres besoins, assureront une zone de sécurité et une source de ravitaillement pour l'exploration vers le Nord, la vallée du Mississipi et l'Ouest. Pour la Métropole, l'évangélisation représente un moyen non négligeable de s'assurer des partenaires commerciaux, des alliés indéfectibles et, par le métissage, de gonfler rapidement la population canadienne ; l'Indien converti ne reçoit pas seulement un nom et des vêtements français : il jouit de tous les privilèges de la nationalité française.

On comprend dès lors que certains chapitres de l'histoire missionnaire se confondent avec ceux de l'histoire de la Nouvelle-France. Cette histoire, surtout dans les années qui suivirent la mort de Champlain, en 1635, ne peut être reconstituée sans une large utilisation des écrits laissés par les Jésuites. Précédés par les Récollets, mais très tôt au centre de l'activité missionnaire dans la vallée

du Saint-Laurent et jusqu'en Huronie sur les bords de la Baie Géorgienne, les Jésuites étaient des « éclaireurs » aux deux sens du terme : ils apportaient « les lumières de l'Évangile » à de « pauvres Barbares » et précédaient souvent les détachements officiels coloniaux. Aventuriers d'une qualité et d'une trempe particulières, plusieurs missionnaires étaient des lettrés et des savants : certains mémoires ou cartes jésuites comptent parmi les documents les plus exacts qui nous soient restés du XVII[e] siècle : par exemple, la fameuse carte de 1657 attribuée au P. Bressani et représentant, au coin inférieur droit, le martyre des jésuites en Huronie. Les jésuites étaient d'autant mieux préparés à relater ce qui se passait dans leur champ d'action que les membres de la Compagnie étaient habitués de rendre compte régulièrement de leur activité sur le terrain même où elle s'exerçait. Dès les débuts de la Société, Ignace de Loyola demandait aux missionnaires « des rapports sur tout ce qu'il est utile de savoir : climat, nourriture, coutumes, caractères des gens, bref tout ce qui semble nécessaire pour le culte de Dieu et le bien des âmes ».

Des multiples écrits jésuites de Nouvelle-France, le bloc compact formé par les *Relations* est de loin le plus important. Publiées régulièrement depuis 1632 par l'éditeur Cramoisy et interrompues pour des raisons confuses en 1673, elles sont un compte rendu annuel rédigé par le Supérieur de la mission canadienne et adressé au supérieur provincial en France. Rédigées à Québec vers la fin de l'été, à partir de notes diverses et de rapports envoyés de postes éloignés, les *Relations* sont reçues en France et parfois récrites pour la publication. Même lorsque le signataire y a laissé la marque de sa forte personnalité — Le Jeune, Ragueneau ou Brébeuf —, le caractère collectif du message est inscrit dans le texte même : « Vostre Révérence jugera, par la nécessité que j'ay eu d'emprunter la main d'autruy pour luy escrire, que je n'ay pas tout le loisir que je pourrois désirer./ . . . / Mon coeur a plus parlé que mes lèvres et n'estoit la pensée que j'ay, qu'en escrivant à une personne, je parle à plusieurs, il se respandroit bien davantage. » (*Relation* de 1634, II, p. 739.)

*
**

L'entreprise du P. Campeau est ambitieuse : publier « les sources relatives à l'histoire des missions des jésuites français en Amérique du Nord, durant le XVII[e] siècle », soit de 1602 à 1672. Dans la pratique, cela signifie rééditer les quelques milliers de pages des *Relations* et certains textes connus mais difficilement accessibles (Champlain, Lescarbot), mettre au jour une multitude de documents inédits : lettres, mémoires, factums de diverses origines. Un premier tome consacré à la mission d'Acadie avait paru en 1967 ; le deuxième, publié à Rome en 1979 mais diffusé au Québec depuis un mois ou deux seulement, contient, outre quelques lettres sur l'Acadie encore, un ensemble de documents relatifs à l'établissement des jésuites dans la vallée du Saint-Laurent entre 1616 et 1634. Le P. Campeau n'a heureusement pas restreint le choix de ses textes aux seules sources étroitement reliées aux missions jésuites : il reproduit des documents inédits ou rares, importants pour l'histoire globale de la Nouvelle-France : par exemple, dans le T.I, deux écrits de Lescarbot et un *Factum* anonyme dirigé contre les P. Biard et Massé ; dans le T.II, un *Advis au Roy* du récollet Le Caron et une Relation de voyage attribuée à Champlain, publiés ici pour la première fois. Sont aussi reproduites, les *marginalia* comme celles du P. Massé sur un exemplaire de la *Relation* de Biard. Suivant les principes généraux adoptés pour l'édition de l'ensemble des *Monumenta* jésuites, le P. Campeau a voulu, pour garder au texte sa « valeur de témoin linguistique », « respecter absolument l'expression primitive, y compris l'orthographe et les irrégularités de la morphologie et de la syntaxe » (*Monumenta*, I, p. 258). Les seules transformations apportées touchent les fautes manifestes de copie ou de typographie, la suppression des tildes et des confusions i-j, u-v, la solution des abréviations et la modernisation partielle de la ponctuation. Des paragraphes ont été parfois ajoutés pour faciliter la lecture. Chacun des textes retenus est numéroté, daté, présenté avec localisation et description matérielle de son support original, présentation de son contenu et signalement d'éditions éventuelles. Je souligne au passage que la description matérielle des livres ou manuscrits, sans comporter le luxe de détails de certains travaux anglo-saxons est élaborée et précise. Les variantes sont données en bas de page comme les notes se rapportant à différents sujets : renseignements d'ordre géographique, linguistique, historique, ethnographique, etc., discussions de certaines thèses, jugements de valeur portés sur un personnage ou un événement, renvois à des sources documentaires . . . Le corpus de documents reproduits est précédé d'une bibliographie, d'une liste de sources d'archives et d'imprimés, de deux listes de sigles et d'abréviations, de longues introductions générales totalisant 300 pages ; il est suivi de listes de sigles et d'abréviations, de notices biographiques des personnages nommés et d'un index analytique. L'auteur attache beaucoup d'importance à l'annotation et à l'introduction, car elles éclairent le sens et donnent le mode d'emploi de la documentation publiée.

MONUMENTA NOVÆ FRANCIÆ

II

ÉTABLISSEMENT À QUÉBEC
(1616-1634)

Par
LUCIEN CAMPEAU, S. J.

ROMA
Via del Pontanieri, 20

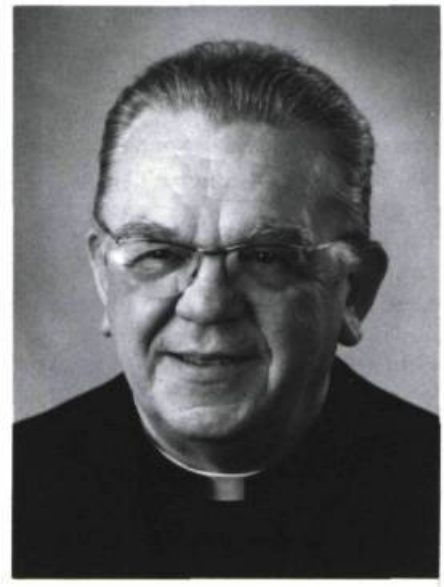
QUÉBEC
Cité universitaire, Québec 10e

1979

Les *Monumenta* présentent l'avantage de rassembler en une seule publication l'ensemble des écrits relatifs aux missions jésuites en Nouvelle-France. Mais leur rythme de parution ne permet guère d'espérer qu'on verra le terme avant la retraite du P. Campeau. À quelques reprises, on a suggéré à celuici de ne publier que les documents inédits ou difficiles d'accès. Ne voyant à l'horizon ni individu ni équipe disposés à prendre la relève, je serais porté à partager cet avis. D'autant que l'édition Campeau ne semble pas invalider

celle de Thwaites. Pour que les *Monumenta* remplacent vraiment celle-ci, il faudrait, à mon avis, que pour les volumes à venir, le P. Campeau aille plus loin que l'érudit américain dans la reconstitution de son édition : je veux dire examiner scientifiquement *tous* les exemplaires disponibles (et tous les manuscrits) des diverses éditions du XVII[e] siècle. Sinon, rien ne nous assure que l'exemplaire servant de base pour établir le texte de la Relation de 1648, par exemple, n'est pas le résultat d'une contrefaçon ou d'une édition fautive qui a été corrigée, censurée ou remplacée par une autre. Dans un domaine comme l'édition scientifique on ne saurait, en 1980, se fier à James C. McCoy dont la *Bibliographie* remarquable date de 1937. Chaque année, des exemplaires inconnus jusque là sont achetés par des bibliothèques publiques ou privées.

Pour le grand public, la partie la plus accessible des *Monumenta* est évidemment celle qui reprend les *Relations* de Le Jeune pour les années 1632-1634 et reproduit un *Voyage* attribué à Champlain. On peut regarder ces textes de diverses façons : comme une source historiographique de premier ordre, comme la représentation narrative d'un premier contact avec une réalité physique et humaine vraiment étrangère, comme une aventure scripturaire. On sait jusqu'à quel point notre histoire à ses débuts est tributaire de ces relations de voyages et de séjour par Champlain, Sagard, Leclercq et les jésuites : certaines années, l'histoire de la colonie se ramène à ce qu'a écrit Champlain. Sur le plan d'une histoire des mentalités encore à faire, elles constituent une source inépuisable. Dans les champs jusqu'ici peu explorés de la géographie, de la linguistique et de l'ethnologie historiques, les *Relations* se révèlent tout aussi indispensables, comme en témoignent les travaux récents de Trigger, Morrissonneau et Heidenreich. À peu près tous les aspects des cultures matérielle et spirituelle indiennes sont touchés : croyances et pratiques religieuses, organisation sociopolitique, commerce, techniques agricoles, médicales et guerrières, habitudes culinaires et « manières de table », comportement sexuel, loisir, travail, démographie, migrations, rapports interethniques, etc.



Père Lucien Campeau

Comparés à nos modernes ethnologues, les jésuites peuvent, au premier abord, sembler trop impliqués dans le milieu, trop motivés par leur projet missionnaire pour pouvoir nous donner un témoignage « objectif ». C'est oublier qu'il n'est pas de projet ethnologique innocent : l'enquête implique une attitude intellectualiste de supériorité qui sélectionne des informations, les arrache à leur contexte existentiel, les met en rapport, les *explique*. L'enquête poursuit un objet *exotique* — voire politique—, comme l'ont rappelé récemment des représentants de groupes « primitifs » *inuits* ou amérindiens, choqués par les intrusions indiscrètes de regards étrangers sur leurs manières de manger, de parler, d'aimer. Ou bien l'enquêteur se transforme en magnétophone ou cinématographe, et alors se condamne à n'enregistrer que des bruits et des images dénués de sens ; ou bien il cherche à s'impliquer profondément dans le milieu pour se retrouver dans la même situation que les jésuites dont le projet avait l'avantage d'être formulé et conscientisé clairement.

Certes l'entreprise missionnaire limite la cueillette et l'interprétation des données ethnologiques consignées dans les publications destinées à édifier les lecteurs, mais cette limite est souvent plus théorique que réelle, car la conversion implique un changement de l'être indien dans la totalité de son comportement : croyances et pratiques religieuses, rapports sexuels et familiaux, habillement, habitudes alimentaires . . . En outre, le choc culturel ressenti par le missionnaire face à une réalité si étrangère l'amène à s'interroger sans cesse, mettre en rapport, ajouter, corriger, contredire même les données antérieures. Convaincu que « le temps est le père de la vérité » (*Relation* de 1633, II, p. 484), Le Jeune, qui avoue dès 1632 ne sentir « aucune affection particulière pour les sauvages » et qui manifeste une répugnance de tous les instants (voir la fréquence des termes *graisse* et *sale*), relève des traits ethnographiques avec autant de passion et de soin qu'un Brébeuf quelques années plus tard.

L'aventure humaine de la découverte de l'autre s'accompagne en même temps chez les jésuites d'une aventure dans le domaine du langage. Dès leurs premiers contacts avec les groupes autochtones, ces professeurs de collèges se rendent compte que leur univers de figures, de topoï narratifs et de référents culturels ne parviennent pas à rendre la densité de leur expérience. Voyant « des sauvages pour la première fois », Le Jeune écrit :

> *« Il me sembloit / . . . / que je voyois ces masques qui courent en France à caresme prenant. / . . . / Leur couleur naturelle est comme celle de ces gueux de France qui sont demy rostis au soleil / . . . /. J'en ay veu de vestus de peau d'ours, justement comme on peint saint-Jean-Baptiste / . . . /. Ils ressemblent tous à ce philosophe de la Grèce qui ne portoit rien sur soi qu'il n'eût fait. »* (Relation *de 1632*, Monumenta, *II, p. 303.)*

La perception de l'autre n'est pas encore assez vécue ni conceptualisée pour pouvoir s'exprimer autrement que par des comparaisons enracinées dans l'univers culturel familier de l'observateur. Bien plus, la poussée de l'écriture l'entraîne à tout moment hors de sa fonction proprement référentielle dans un « brouillard » qui n'est pas confusion ou désordre, mais vagabondage poétique :

> *« Ce n'estoit pas mon dessein de tant escrire. Les feuillets se sont multipliés insensiblement et m'ont mis en tel point qu'il fault que j'envoie ce brouillard, pour ne pouvoir tirer et*

mettre au net ce que je croirois debvoir estre présenté à Vostre Révérence. » (Relation *de 1633*, Monumenta, *II, p. 484.)*

Bien loin de miner la qualité documentaire de la *Relation*, les manifestations de la fonction poétique permettent à mon sens de mieux interroger l'implicite du discours, d'y débusquer peut-être ce qu'un énoncé purement didactique laisserait dans l'ombre.

L'écriture de Le Jeune trahit l'hésitation du sujet scripteur qui se sent vite déporté par rapport à son sujet (« Je r'entre en discours contre ma pensée ») et qui balance entre l'ordre chronologique propre à rendre l'aventure d'un individu et l'ordre thématique indispensable à tout discours commentatif. Dès 1633, l'impossibilité de suivre le fil du temps est avancée :

Afin d'éviter la confusion, je suivrai l'ordre du temps, écrit-il ; mais au préalable il faut que je dise que nous avons pris un singulier plaisir dans les déportemens de nos Français hivernans. / . . . / Mais venons au départ des vaisseaux de l'an passé, pour suivre les mois qui se sont escouléz depuis ce temps-là. »

Dans la même *Relation* de 1633, encore, sous la date du 12 janvier, on rapporte ainsi une conversation dans laquelle « un sauvage » juge le Dieu chrétien « plus puissant et plus grand Capitaine ou Seigneur » que celui des Montagnais, qui vient du rat musqué :

« Mais à propos de musc, [. . .] ce Sauvage m'a donné occasion de parler de leur Dieu, je diray que c'est une grande erreur de croire que / . . . /. On voit par ces contes que les Sauvages ont quelque idée d'un Dieu. / . . . / Pour revenir à nostre Sauvage, je lui demanday / . . . /. »

Il faut éliminer les « redites » et les « longueurs », regrouper thématiquement ou géographiquement les sujets traités tout en leur conservant le tremblement du vécu immédiat, « ajouter » aux *Relations* antérieures, voire les « corriger » en racontant ce que l'expérience quotidienne apporte, répondre à « certaines difficultés » dont les lecteurs désirent « être éclaircis », donner des conseils à ceux qui veulent passer en Nouvelle-France.

À lire la suite des *Relations* l'on se demande si le moule n'est pas coulé, pour l'essentiel, avec cette *Relation* de 1634 qui, après un regroupement des sujets en chapitres, se clôt sur un « journal des choses qui n'ont pu être couchées sous les chapitres précédents ». Ce qu'on appellera fréquemment par la suite « ramas de diverses choses dressé en forme de Journal » permet de raconter ce que l'ordre thématique des chapitres laissait échapper et de grossir la Relation « tous les jours au départ des vaisseaux, par la rencontre des choses plus remarquables qui pourront arriver » (*Relation* de 1634). Il faut croire à la vertu de cette forme narrative, puisque, au siècle suivant, le père Charlevoix fera suivre son *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France* d'un *Journal historique*. Mais, au dire du narrateur des *Relations*, le temps ne laisse pas toujours le loisir de ranger la matière sagement dans des chapitres bien ordonnés ou même de la jeter sans ordre apparent dans le « ramas » ou mémoire « en forme de journal » de la fin. Dans la *Relation* de 1637, par exemple, avant la seconde partie, désormais annuelle, consacrée à ce qui s'est passé « en la mission des Hurons » et rédigée par un missionnaire de la Huronie, l'on a une « Dernière Lettre du P. Paul Le Jeune, au R. P. Provincial », ajoutée à la *Relation* terminée une semaine et demie plus tôt. De tels ajouts, greffés comme des variantes sur le corps principal de la *Relation*, donnent à croire que le rédacteur manquant de temps pour fondre l'ensemble, préfère joindre des pièces annexes, au risque de faire parvenir à son supérieur un morceau inorganique. Lors même que le scripteur semble parfaitement dominer les pièces qu'il doit refondre (songer aux expressions comme « nous en reparlerons en son lieu »), une lettre fraîchement arrivée « des Hurons » où quelques paragraphes viennent donner une autre tournure au « présent narré » : « Je pensais finir ce chapitre : mais voici quelques fragments de lettre qui en feront une bonne conclusion ». L'importance ainsi accordée à la situation de l'« écrivant », le rappel constant des bateaux, les dimensions multiples de la masse de l'information, l'angoisse de communiquer une information exhaustive et de produire des effets d'admiration et de conversion, autant d'éléments assurés de dramatisation. « Il m'est arrivé qu'en écrivant fort près d'un grand feu, lisons-nous en 1633, mon encre se geloit » ; plus tard :

« J'ai tracé fort à la hâte cette Relation, *tantôt en un endroit, tantôt en un autre : quelquefois sur les eaux, d'autres fois sur la terre : enfin je conclus en la Résidence de Notre Dame des Anges, proche de Kébec en la Nouvelle-France, ce 28 d'Aoûst 1636 » ;*

mais le ton était déjà donné en 1632 :

« C'est assez, nous sommes si empresséz que je n'ai gardé aucun ordre en ce narré ».

*
**

À voir le soin avec lequel le P. Campeau a préparé son édition, à lire surtout son commentaire, on se rend bien compte qu'il poursuit le même objectif de publicisation des travaux missionnaires jésuites que les *Relations* en leur temps. Il défend leur oeuvre avec chaleur et embrasse même leurs disputes ; il prend parti pour Champlain comme celui-ci prit parti pour eux. S'il admet, à une occasion et en termes feutrés, « le tempérament controversiste du P. Le Jeune », il ne ménage pas les jugements dévaluatifs pour les adversaires des jésuites : « le pontife Frontenac et son acolyte Leclercq » ! Les Amérindiens sont présentés comme l'eût fait Champlain ou un jésuite du XVII[e] siècle : ils sont naïfs, imprévoyants, indisciplinés, insubordonnés, généreux entre eux mais mesquins envers les étrangers, intelligents mais « sans esprit de système » ni « habileté casuistique » ; leur « activité religieuse » « s'envasait dans les pratiques multiformes de la sorcellerie et de l'animisme » ; leur « séjour de l'au-delà était morne et sans joie », leurs « âmes y étaient inactives le jour, dans un grand ennui » ; le message évangélique libéra « définitivement l'Indien asservi jusque là aux monstres, aux tabous, aux nécessités d'un monde obscur, inquiétant et sans ouverture, de se trouver entre les mains d'un Dieu tout-

puissant, attentif et bon pour ses enfants, garant de la gloire et du bonheur de ses fidèles. » (II, p. 131*).

Nul doute qu'une telle présentation des Montagnais n'alimenterait quelques pages du livre de S. Vincent et B. Arcand : *L'Image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec* (Hurtubise HMH, 1979), mais je n'ai nulle intention de commenter ces jugements donnés comme définitifs ; j'exprimerai plutôt ma surprise de voir le P. Campeau minimiser ou invalider d'avance toute lecture des *Relations* qui voit l'activité missionnaire, moins comme une entreprise réussie (ce dont ne doute jamais le P. Campeau), que comme une expérience existentielle. Et pourtant, l'expérience missionnaire, c'est, concrètement, affronter un environnement géographique et humain rebutant, devoir apprendre et utiliser imparfaitement une langue ne correspondant pas à ses schèmes de pensée et ne possédant pas les mêmes référents que la sienne ; c'est rencontrer sur son chemin un sorcier qui formulera contre les « mystères de la religion » le même type de raisonnement voltairien que Le Jeune, en dépit de toute vraisemblance (de son propre aveu, il connaît mal le montagnais), se targue d'employer contre la mythologie montagnaise ; c'est devoir expliquer la mort de Jésus et l'Eucharistie à des gens qui torturent et mangent leurs ennemis ; c'est d'avoir son mot à dire sur l'exécution d'un prétendu meurtrier ; c'est de rendre compte régulièrement de son âme et de son activité à soi-même, à ses confrères et supérieurs.

Bien plus, il semble qu'avec les ans la lecture des *Monumenta* ne soit plus guère autorisée à qui ne cherche pas à coïncider avec l'intention missionnaire du jésuite de 1632. Parlant de l'importance des *Monumenta*, le P. Campeau écrivait en 1967 :

> *« La portée d'une telle documentation pour l'histoire, ecclésiastique, politique, économique et militaire, non moins que pour l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, la littérature et les autres secteurs du savoir, est incalculable. »*
> (Monumenta, *I, p. 54**)

Cette emphase semble bien diminuée en 1979, où les *Relations*, certes un « monument littéraire », ne sont plus *pour l'essentiel* qu'un chapitre exaltant d'expérience missionnaire :

> *« Qu'après cela, elles soient remplies d'aperçus utiles à l'histoire, à l'anthropologie, à l'ethnologie, etc., nous ne dirons pas que ce n'est pas important, mais cela demeure secondaire et hors de la préoccupation première des auteurs. Les* Relations *ne sont pas des récits curieux pour amateurs d'exotisme ; elles sont communication d'efforts apostoliques auxquels les lecteurs sont invités à coopérer. »*
> (Monumenta, *II, p. 542*)

Ajoutons à cela que les écrits jésuites sont présentés comme porteurs d'aucune « idéologie » (II, p. 137*) ni « ruse » d'aucune sorte : d'une part, leur transparence parfaite, leur « naïveté » rendent vaine toute recherche du non-dit, du latent ; d'autre part, *l'intention* religieuse de leurs auteurs interdit à des profanes de les passer au crible de leurs interrogations. Mais aujourd'hui comme hier, les *Relations* sont diffusées dans le grand public par des éditeurs commerciaux, voire universitaires. Cela veut dire en clair qu'elles appartiennent à tout le monde et qu'elles sont précisément publiées pour être disséquées, analysées par tout le monde et dans toutes les directions possibles. Échappant à la visée de leurs auteurs, dégagées de leur intérêt documentaire, les premières *Relations* ne mettent pas seulement en cause Paul Le Jeune dans ses évidences spirituelles, ses mythologies intérieures, ses automatismes perceptuels et existentiels, elles nous interrogent sur les nôtres propres. J.-B. Pontalis parlait du rapport psychanalyste — analysé comme d'une « interpellation réciproque ». C'est à cela précisément que mène la lecture de ces écrits fondateurs de notre littérature. Souhaitons au P. Campeau la même vitalité que son confrère Charlevoix du XVIII[e] siècle qui parvint à mener à bonne fin la première véritable Histoire de la Nouvelle-France.

Réal Ouellet

L'ACTUALITÉ

toujours agréable à lire, vient de publier son plus gros numéro (nov. 80) : 144 pages. On le souligne dans la présentation. Ce qu'on ne dit pas, c'est que sur ces 144 pages, il y a 87 pages de publicité, sans compter les encarts publicitaires. Il reste donc 57 pages de texte. *Lettres québécoises* vient de dépasser les 100 pages. En enlevant nos pages de publicité — et c'est la première fois que nous en avons 20 — il nous reste 88 pages de texte. Il faudrait bien que nous nous en vantions un peu.

A.Th.

1. Lucien Campeau, S.J., *Monumenta Novae Franciae II : Établissement à Québec (1616-1634)*, Roma, apud « Monumenta hist. soc. Jesu », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, 141*-889 p. Le premier volume, consacré à la première mission d'Acadie, avait paru en 1967 chez les mêmes éditeurs. Sur l'ensemble des Relations des Jésuites, je me permets de renvoyer à Cl. Rigault et R. Ouellet : « Relations des jésuites », *D.O.L.Q.*, T.I, 1978, p. 637-651 : cf. aussi L. Pouliot, *Études sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1632-1672)*, Montréal, Desclée de Brouwer, 1940. L'édition Thwaites, en 73 volumes, a paru à Cleveland, chez Burrows en 1896-1901 ; elle a été réimprimée en 36 volumes par Pageant Book en 1959.